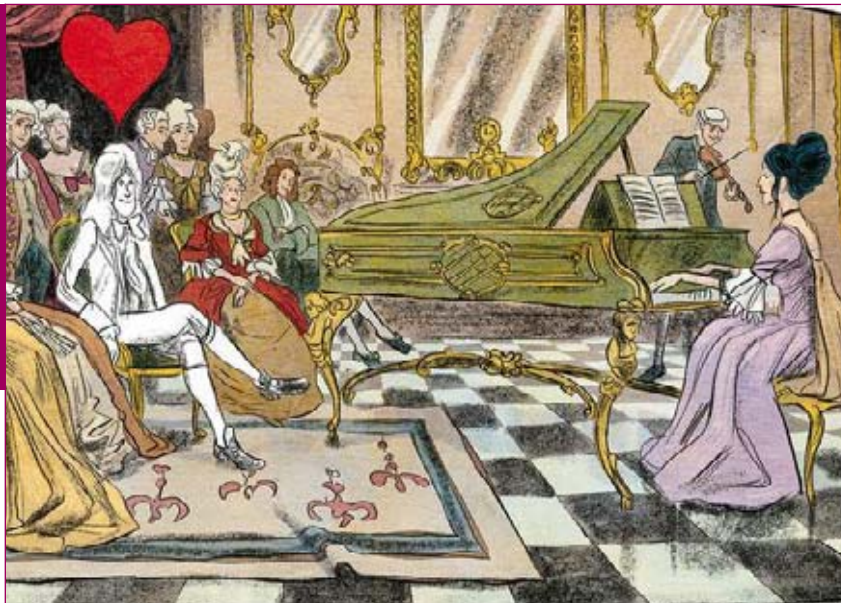


RENCONTRE AVEC CLÉMENT OUBRERIE POUR LA SORTIE DE LA BD « VOLTAIRE (TRÈS) AMOUREUX »

# « Voltaire est un super personnage de comédie, un peu à la Woody Allen »

Dans « Voltaire amoureux », Clément Oubrerie s’amuse avec l’Histoire. Il s’inspire des récits de l’époque et des autobiographies pour mettre en scène la vie amoureuse de Voltaire. Il offre au passage une plongée étonnante dans le 18<sup>e</sup> siècle.



Est-ce indispensable d’avoir lu le premier tome avant de commencer « Voltaire (très) amoureux » ?

« J’ai essayé de concevoir le livre de manière indépendante du tome 1. Dans le premier album, je racontais une première période dans laquelle Voltaire était jeune. Il devait faire face à plein d’échecs amoureux car il recherchait une partenaire aussi brillante que lui. À 40 ans, alors qu’il pense qu’il va bientôt terminer son existence, il rencontre enfin quelqu’un dont il tombe fou amoureux. »

Comment qualifieriez-vous votre récit, comme un récit historique ou comme une comédie romantique ?

« Ce récit s’inspire de faits réels. Dans cet album, je condense des événements qui ne sont pas spécialement passés au même moment. Je me sers du matériau historique pour être précis et pour faire un portrait psychologique qui soit juste. Par contre, je prends énormément de liberté sur la succession des événements et sur la manière dont je raconte. Je me projette dans les personnages du livre et j’essaie de raconter mon Voltaire à moi et ce qui m’intéresse chez lui, c’est-à-dire son portrait psychologique et ses rapports amoureux. C’est donc une comédie inspirée de faits réels. J’essaie de ne pas dénaturer les personnages, de rester dans leur vérité mais en même temps que le lecteur s’amuse. »

Où êtes-vous allé chercher cette vérité historique ?

« Dans énormément d’ouvrages. D’abord, dans quatre biographies modernes de Voltaire. Ensuite, dans des textes du 18<sup>e</sup> siècle dans lesquels on retrouve des témoignages. J’ai lu beaucoup de documents et de bios sur lui. Et puis, je me suis aussi intéressé à des écrivains historiques comme Arlette Farge qui travaille sur les archives de police et tous les faits divers de l’époque. Je me suis nourri de tout ça pour que ce soit très vivant et pour plonger le lecteur dans le 18<sup>e</sup> siècle. »

Qu’est-ce qui vous inspire dans le personnage de Voltaire ?

« Il y a plein de couches différentes. D’abord, il est très moderne. À une période encore assez reculée sur le plan des relations entre les hommes et les femmes, lui cherche quelqu’un qui soit son alter ego. Je trouve ça touchant et rare. Voltaire, c’est un super personnage de comédie, un peu à la Woody Allen. Il est hypocondriaque, toujours

à l’article de la mort. À 40 ans, il pensait que sa vie était finie. Pour moi qui ai passé 40 ans récemment, c’est une manière de me dire que ma vie n’est pas encore totalement finie et que j’ai encore de quoi rendre mon quotidien intéressant. Après, c’est aussi un prisme pour s’intéresser au 18<sup>e</sup> siècle en général et sur la manière dont est organisée la France à cette époque. J’ai voulu mettre d’autres aspects en image comme les débuts de la science. Il y a notamment l’histoire de la gravitation, qui était un vrai sujet qui divisait la société. L’Académie des sciences ne soutenait que Descartes car il était français et réfutait Newton car il était anglais. J’ai essayé de raconter ça sous forme d’un combat de super-héros entre ces deux scientifiques. »

La rencontre entre Voltaire et Émilie est au cœur de l’album. C’est un personnage qui a réellement existé. Qui est-elle ?

« C’est une jeune fille qui a eu la chance d’avoir un père qui voulait qu’elle soit instruite mais c’est aussi une surdouée qui a un cerveau ma-

thématique ultra-performant. C’est aussi quelqu’un d’assez libre, qui profite de la vie à Paris pendant que son mari est parti à la guerre. Même si on ne la connaît pas beaucoup, c’est quelqu’un qui va énormément influencer Voltaire et qui va le pousser à s’intéresser à des choses qui lui étaient étrangères comme les sciences. Quand Voltaire la rencontre, il était seulement un tragédien et même plutôt un piètre tragédien. Si personne ne joue ses pièces aujourd’hui, ce n’est pas un hasard. Le Voltaire humaniste et intellectuel va venir après avoir rencontré Émilie car il va avoir avec elle des discussions et des centres d’intérêt beaucoup moins autocrates. Elle a eu de l’importance à son époque car elle a fait de la vulgarisation scientifique et elle a permis de faire connaître Newton en France en traduisant ses textes. Mais elle est moins restée dans l’histoire car elle n’a pas fait de découvertes. »

Au niveau de dessin, comment avez-vous fait pour retranscrire cette époque ?

« C’est un peu une œuvre d’imagination dans le sens où au 18<sup>e</sup> siècle, il y avait peu de représentations de la vie quotidienne en France. Ce sont souvent des portraits de nobles ou des scènes romantiques avec des jeunes filles dans des prés. Il n’y a pas ce qu’il y a eu dans la culture flamande où on voit par exemple des tas de gens en train de se bourrer la gueule dans une taverne. Il n’y a pas ce côté truculent du quotidien dans la peinture française de l’époque. Du coup, je me suis plutôt inspiré de la peinture flamande. J’ai piqué de l’inspiration à droite et à gauche pour compléter ce vide de la peinture française. »

Quelle est votre actualité dans les prochains mois ?

« D’ici quelques mois, ce sera la suite des aventures de Renée Stone, une série d’aventure mettant en scène, en gros, la fille d’Indiana Jones et d’Agatha Christie dans les années 1930 en Éthiopie. Ensuite, il y aura soit le tome 3 de Voltaire, soit un diptyque avec un écrivain avec un aspect historique assez sanglant. Mais il est encore un peu tôt pour en parler ! »

Thomas Wallemacq

## Une BD pour dépasser les mythes sur le commerce des armes

Est-il moral de vendre des armes à des pays qui vont les utiliser pour mener des conflits meurtriers ? Doit-on restreindre ce commerce, au risque de nuire à l’emploi ? Le Groupe de Recherche et d’Information sur la Paix et la sécurité (GRIP) sort une bande dessinée intitulée « Le commerce des armes : un business comme un autre ? », pour en savoir plus sur ce secteur si particulier.

Il est impossible de déterminer le nombre d’armes à feu qui circulent dans le monde mais une chose est certaine : il n’y en a jamais eu autant ! Selon le GRIP, il y en aurait aujourd’hui plus d’un milliard. Leur usage est souvent la cause de massacres indéfendables, et pourtant, il semble bien compliqué de mettre un terme à leur production. Comment expliquer ce paradoxe ? Le Grip apporte ici quelques éclairages. Cette BD éducative met des chiffres sur un domaine très flou. Alors que la protection de l’emploi est souvent mise en avant au moment de délivrer des licences d’exportation d’arme, on y apprend le coût réel, finalement moins important qu’estimé, que représenterait la fin de l’industrie de l’armement en Belgique. On découvre comment sont vendus ces outils meurtriers, les techniques marketings



utilisées (parler de technologie de défense et de taux de létalité plutôt que d’armes et de capacité à tuer)... « C’est un secteur complexe, nous avons jugé important que les citoyens en découvrent quelques rouages, pour leur permettre de mieux comprendre et peut-être d’influer sur les décisions, parfois discutables, que prennent les autorités en la matière », explique le Grip. Le résultat est séduisant, à la fois clair et instructif.

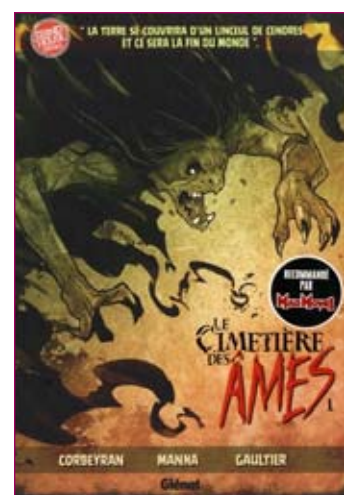
L’organisation est connue pour ses rapports et ses analyses sur la question des armes, qui sont parfois assez techniques. Ce récit en BD permet de trouver un équilibre entre la rigueur qui s’impose quand on parle de cette question et le besoin de parler aux non-initiés. « Toutes les informations ont été vérifiées par nos chercheurs, et sont restituées dans un style un peu plus léger », explique Benjamin Vokar, auteur du récit. Il sera mis à disposition dans des écoles secondaires et quelques semaines plus tard, le Grip organisera des débats sur la question des armes et de la citoyenneté.

« Le commerce des armes : un business comme un autre ? », de Benjamin Vokar, Philippe Sadzot, et Tomasz, Grip, 10 €

★★★★☆

## Une nouvelle saga commence

Lancée en mai dernier, la collection Grindhouse Stories poursuit son petit bonhomme de chemin et devient un label sur lequel les fans de d’horreur, de science-fiction et de monde post-apocalyptique peuvent compter. Après « Amazing Grace », « Silencio » et « L’agent », c’est au tour du « Cimetière des âmes » d’entrer dans cette collection. Cette nouvelle série fantastique imaginée par Éric Corbeyran met en scène des chercheurs et des étudiants de l’Académie Parallèle de Newark, spécialisée dans les sciences occultes. Ils retrouvent le cercueil d’un homme tué il y a 200 ans par le mystérieux Linceul et tente de le ressusciter. Cet individu est leur seule chance d’empêcher l’arrivée d’une armée de monstres qui détruira toute la vie sur Terre et d’éviter que commence le règne du Linceul. Divisé en cinq parties, ce premier tome est long et fait bien plus que de planter le décor. Corbeyran pose les bases, solides, d’une nouvelle saga qui s’annonce haletante. Au dessin, l’Italien Francesco Manna donne vie à cet univers en utilisant un style qu’il manie à la perfection, celui du comics. Comme chaque parution de la collection Grindhouse Stories, l’album se termine par une dizaine de pages de recherches graphiques et par un long message de l’auteur. Bref, encore une belle découverte.



« Le Cimetière des âmes : t.1 », de Corbeyran, Manna et Gaultier, éditions Glénat, 144 pages, 19,95 €

(tw)